

Lectures

Le «contrechamp» vu du champ : à propos de : L'Algérie en contrechamp.- Peuples Méditerranéens, n° 70-71.- Paris, Août, 1995

Des milliers de textes ont été produits depuis une dizaine d'années sur la crise que traverse l'Algérie : articles de presse et de revues, ouvrages... et ce en Algérie même, en France ou ailleurs. Beaucoup de ces écrits auront sans doute contribué à éclairer le lecteur sur ce qui se passait en Algérie. Beaucoup d'autres cependant relevaient du parti-pris et de l'invective donnant dans le style «*Défense et illustration*», ce qui somme toute est chose assez courante, sauf lorsqu'une pareille attitude se prévaut du *magister dixit* et de la prétention académique. C'est malheureusement le cas de la livraison d'une revue dont les articles sont indexés au CNRS français et auprès d'autres institutions scientifiques aussi prestigieuses, américaines ou autres. Il s'agit du numéro double de la revue française -*Peuples Méditerranéens*- publié en 1995 et intitulé *L'Algérie en contrechamp*. Sans chercher à généraliser le constat à tous les auteurs (et nous ne présenterons pas toutes les contributions), nous étayerons notre propos par quelques extraits empruntés à différents articles de cette livraison.

Bruno Etienne qui semble emballé par l'accord de San Egidio (c'est son droit !) peut ainsi écrire dans «Adieu Cancun» : «*Mais nous et surtout les médias et les hommes politiques (français), nous encourageons ces rares malheureux Algériens laïcs et démocrates à l'impréparation et à la défaite en les enfonçant dans la fausse croyance qu'ils sont démocrates - ce qu'ils ne sont pas comme ils l'ont prouvé par le passé - et laïcs, ce qu'ils sont encore moins, car ils dénoncent leurs ennemis actuels, mais ils ont voté le 29 mai 1984 le code de la famille...quand ils étaient tous ensemble au pouvoir*», et ce n'est pas fini : «*La gauche précamineuse et certains intellectuels algériens portent quelques responsabilités face aux crimes répétés de l'Algérie, je n'en citerai que deux de nature différente : Les assassinats de Jean Senac et Ali Mecilli. Je pourrais rappeler aussi que lorsque nous avons cherché des appuis auprès d'eux pour Michel Seurat, la réponse la plus courtoise a été la suspicion... Les Algériens ont élevé au rang de culture la manipulation paranoïaque...*»(p. 35). Par ailleurs, «*c'est un vieux procédé algérien que la mécomptabilité des morts. Dans le décompte nationalitaire, il n'est pas politiquement correct de dire clairement qui a tué le million de martyrs en commençant par Abane Ramdane (1957) et en ne finissant pas avec Boudiaf (1992), sans oublier Merbah le patron de la SM ! Depuis le «pouvoir» a réussi à faire 200 morts en une matinée dans la prison la plus bouclée d'Algérie, à tuer dans la foulée quelques leaders islamistes et peut être l'assassin présumé de Boudiaf, ainsi qu'un des négociateurs du FIS, Hachani. Mais comme toujours nous n'avons que des nouvelles manipulées*» (p.37). A lire Bruno Etienne, on ne peut qu'être convaincu que la manipulation ne vient pas toujours du même côté, et peut revêtir différents costumes. Que

d'amalgame et de généralisation hâtives. Est-ce là, la meilleure manière de combattre *«Le manichéisme, le dogmatisme idéologique, le simplisme, la paresse intellectuelle...»* (p. 35) ? A moins que l'objectif ciblé par Bruno Etienne ne soit autre ? C'est peut être le cas lorsqu'il semble conseiller aux autorités françaises : *«Les sociétés américaines qui ont investi des milliards en Algérie et y maintiennent de nombreux techniciens (Bechtel and co, Kenog), ainsi que la firme française Spie Capag se sont lancés dans un projet qui par l'Espagne, doit irriguer toute l'Europe du gaz de Hassi R'Mel face à l'imprécarité du gaz russe... Les islamistes n'ont pas touché un cheveu de ces techniciens et soutiennent ce projet. En retour leur représentant a un bureau officiel à Washington. Pendant ce temps les médias français font monter l'audimat avec «La Gran'Peur de l'intégrisme» et la France perd ses marchés arabes au profit de Barcelone et de Gênes»* (p. 39).

Mais cinq ans plus tard qu'est-il advenu des positions américaines ? Tout le monde connaît la réponse à cette question !

Dans son article *«Algérie : l'islamisme contre les intellectuels ?»*, François Burgat utilise malheureusement les mêmes techniques pour feindre de questionner : *«Qui a assassiné le chanteur de raï cheb Hasni à Oran ? Qui exactement a incendié des centaines d'écoles des quartiers islamistes à l'automne 1994 ? Posé des bombes devant l'université d'Alger ? Qui a enlevé le chanteur kabyle Matoub Lounès pour le libérer peu après ? Quels «groupes armés» ont exercé des violences contre les femmes de tous milieux sociaux sous couvert de «recrutement de femmes pour le maquis» ? Etc. Tel sociologue algérien ment-il lorsqu'il explique sous le sceau de la confiance qu'il reçut avant de se décider à quitter l'Algérie la visite d'émissaires du camp islamiste venus l'informer qu'ils ne voulaient pas porter la responsabilité de son assassinat, qu'ils savaient programmé par l'armée ?...»* (p.73). Et Burgat de continuer à «enquêter» y compris sur l'assassinat de Tahar Djaout, Mahfoud Boucebci et de Abdelkader Alloula, *«autre victime surmédiatisée»*, au point où il le confond avec son frère... Malek. Evidemment pour Burgat la réponse à ces questions et à d'autres qu'il serait long d'énumérer ici, est toute trouvée, mais il nous met quand même en garde : *«toutes les victimes de la «barbarie islamiste» ne sont pas nécessairement tombées sous les balles du pouvoir. Dans cet espace de la violence extrême, la manipulation médiatique de la criminalité de droit commun a également tenu sa place...»* (p.74). L'auteur nous aura-t-il ainsi beaucoup aidé à éviter «les pièges de la désinformation» (p.66) ? Chacun se fera son opinion.

Dans sa contribution intitulée *«Le FIS, parti de la démocratie ?»*, Pierre Guillard aurait pu nous présenter une analyse originale, même si l'approche marquée par la thèse de «la régression féconde» peut poser quelques problèmes... S'il n'utilise pas lui-même l'expression, il n'en rejoint pas moins le présupposé lorsque dès les premiers paragraphes de son texte, il annonce la couleur : *«Un format de terreur, adopté depuis dix-huit mois par certains commandos armés, tend à conforter une opinion profuse : l'islamisme est une émergence qui, en Algérie, fait obstacle à la démocratie. Je crois l'exact contraire»* (p.92).

Malheureusement, il tord trop le cou au déroulement des événements, noircissant à l'extrême ce et ceux qui ne vont pas dans son sens, le tout pour déployer son hypothèse centrée sur le personnage central de l'article, et véritable «héros positif» : Ali Benhadj *«L'histoire se déploie sur deux scènes : le grand théâtre du réel et les arcanes du cerveau de chacun de ses acteurs. Et Benhadj est la clé de l'Algérie. Qu'il dise «c'est la paix» (11 octobre 1988, mi-juin 1991, juillet 1991), et c'est la paix. Qu'il dise, «ce n'est pas la paix», et ce n'est pas la paix. Pouvons-nous cheminer en Algérie sur cet autre scène, en filant ce qui se trame dans le cerveau de cet homme ?»* (p.93). Désormais, l'auteur perd de vue le réel pour s'abandonner à ce qui selon lui, se tramerait dans le cerveau de son héros ! Sa conclusion : *«L'énorme effort que les islamistes ont su accomplir sur eux-mêmes permet de croire qu'il n'est pas impossible qu'un Benhadj s'autorise plus tard d'une fatwa solennelle qui en finisse avec ce retard civilisationnel qu'est le meurtre et l'apostat...Un Ali Benhadj disposera, demain, d'un manteau assez ample pour contrarier Khomeiny»* (p.112). Benhadj, serait donc une chance pour l'Algérie, la seule chance pour la démocratie. *«Pour entrer en Algérie, la démocratie a dédaigné la petite porte de l'arrogance occidentalisée : la grande porte arabe était plus prometteuse. C'est parce qu'il a placé sa main dans la main du grand frère qui s'appelle islam, que le petit enfant qui s'appelle démocratie sera demain accueilli par la famille Algérie»* (p.110). Nous n'en sommes par encore là en Algérie où on attend vainement que Benhadj condamne, sans ambiguïté aucune, meurtres, massacres et destructions. Mais pour l'auteur qui pourtant semble opter pour le contrat de San Egidio (vue la place pour une sortie de la crise qu'il accorde au trio FIS-FFS-FLN) : *«Si les militaires (mais sont-ils les seuls ?) exercent une si vive pression sur Benhadj pour qu'il déligitime la résistance (mais peut-on parler encore d'une résistance ?), ce n'est pas parce qu'ils versent des larmes sur les horreurs de la guerre mais parce qu'ils veulent voir Benhadj désertier le concept de démocratie»* (voir p.108, les questions entre parenthèses sont bien sûr extérieures au texte de Guillard). Se laissera convaincre qui voudra, par ce type de démonstration !

En tout cas Jocelyne Cesari dans *«L'Etat algérien protagoniste de la crise»* opèrerait elle, bien pour la notion de résistance lorsqu'elle écrit en ouverture à son article : *«Le terme de terrorisme n'est d'ailleurs pas adapté parce qu'il renvoie, en règle générale, à des actions violentes de la part de groupes ne bénéficiant d'aucune base sociale et d'aucune légitimité en dehors de celle qu'ils s'attribuent, ce qui en l'occurrence, revient à ignorer que les islamistes bénéficient d'une légitimité conférée par les élections»* (p.187). On peut se demander après que l'Algérie ait connu quelques autres élections (et elles valent ce qu'elles valent, en tout cas pas moins que celles de 1991), si l'auteur garde le même point de vue ! On peut se demander si les massacres atroces commis en Algérie ont quelque légitimité que ce soit (et se réfugier derrière la question «qui tue qui ?» ne change rien au problème). Ceci dit le Robert en 7 volumes définit le terrorisme comme *«un emploi systématique de mesures d'exception, de la violence pour atteindre un but politique (prise, conservation, exercice du pouvoir...), et spécialement : Ensemble des actes de violence (attentats*

individuels ou collectifs, destructions...) qu'une organisation politique exécute pour impressionner la population et créer un climat d'insécurité...». Le terme de terrorisme a d'ailleurs été mis en vogue pour désigner des méthodes de gouvernement sous la Révolution française et a été largement utilisé à propos d'action de Mouvements de libération y compris le FLN en Algérie, les deux phénomènes jouissant par ailleurs d'une légitimité incontestable. Que la violence toujours actuelle en Algérie ait des causes profondément sociales et politiques, et que l'Etat algérien soit lui-même «protagoniste de la crise», ne change rien à l'affaire : Il y a bien un terrorisme d'origine islamiste en Algérie, et plus que par les urnes, «légitimé» par des fetwas d'inspiration religieuse ! Et c'est ce qui contribue largement par temps de crise à lui donner de l'efficace.

N'en déplaise à Rabha Attaf, coordinatrice du numéro, et auteur de l'article «L'affaire de Ouargla, mythe fondateur du discours de l'éradication», «l'incendie de ce petit appartement de Ouargla dans le Sud algérien en 1989» avec meurtre d'un bébé, ne peut pas être détaché du climat de mobilisation islamiste et de prêches incendiaires menés à l'époque. On n'en était d'ailleurs qu'au début du processus, et la banalisation de ce genre de phénomène dont certains continuent de nos jours encore à faire preuve, détériore gravement la sérénité et la probité universitaire ou journalistique (puisqu'elle-même se présente comme journaliste). Se présenter en experte dans des rassemblements et des écrits pour affirmer que «le GIA n'existe pas» ou ne constituerait que «des maquis... de l'armée», ou encore des «groupes activistes indépendants... issus des nécessités d'une autodéfense des quartiers populaires soumis à un harcèlement militaire et policier», relève ni plus ni moins que de l'intox dont on accuse les adversaires (on se référera notamment à sa contribution aux *Cahiers de l'Orient* n°36-37, 1994-1995, d'où sont extraits ces dernières citations).

Nous terminerons enfin cette présentation «de l'Algérie en contrechamp» (et elle n'est pas exhaustive) par deux questions suscitées par la lecture de l'article de Mohammed Hadj Alili (Recteur de la mosquée de Marseille, le même qui avait en 1992 applaudi à l'assassinat de Boudiaf). Dans «La Foi et la Révolution» (une autobiographie assez proche de l'hagiographie), il écrit «Début 1962, le bataillon commandé par Zabana est entré en rébellion contre Boumédiène dont il contestait la légitimité. Au bout d'une semaine, on a encerclé les traîtres». Zabana s'est réfugié auprès de l'armée marocaine et ses hommes sont rentrés dans les rangs. Le Colonel Offman est intervenu en personne auprès de troupes pour nous mettre en garde...».

Qui est ce Zabana ? Le seul portant ce nom et que l'histoire a retenu, a été guillotiné en 1956 par les français.

Qui est ce commandant Offman ? L'ALN puis l'ANP ont connu un commandant Hofman et un commandant Othmane, tous deux devenus par la suite colonels.

Conclusion :

On ne saurait mieux conclure la lecture de ces textes et bien d'autres (frisant la propagande et le genre pamphlet), qu'en empruntant à ce numéro de *Peuples Méditerranéens*, cet extrait du texte présenté en quatrième de couverture :

«Lorsqu'on parle aujourd'hui de l'Algérie, c'est habituellement le délire. Par nature, le délire n'accepte ni contradiction ni nuance. Le contradictoire, le subtil ne sont pas écoutés mais abreuvés d'injures». *Peuples Méditerranéens* nous avait habitué à plus de retenue et de lucidité dans l'analyse.

Hassan REMAOUN

Actualité du Léviathan¹

«La Nature (l'Art par lequel Dieu a créé le monde et par lequel il le gouverne) est de par l'art de l'homme, comme en toutes choses, de telle manière imitée, qu'elle peut créer un animal artificiel. En effet, qu'est-ce que la vie, si ce n'est le mouvement des membres, dont l'origine est essentiellement intérieure, quelque part en nous ? Pourquoi ne pouvons-nous affirmer que tous les automates (engins animés par des ressorts et des roues comme dans une montre) ont une vie artificielle ? Car qu'est-ce que le cœur si ce n'est un ressort ? Que sont les nerfs sinon autant de cordes ? Et les jointures autant de roues qui mettent le corps tout entier en mouvement, comme en a décidé l'Artisan Suprême ?...L'Art va encore plus loin cependant lorsqu'il en vient à imiter cette création à la fois rationnelle et merveilleuse de la nature qu'est l'Homme »².

Ainsi Thomas Hobbes définit-il cette magnifique œuvre d'art d'entre toutes qu'est l'Homme. Magnifique d'intelligence comme en atteste l'évolution de son univers puisqu'il a su s'arracher à l'ignorance et à l'obscurantisme en accomplissant des prodiges en matière de découvertes scientifiques et techniques pour s'assurer une bien meilleure - et par conséquent plus longue vie. Mais il a hélas mis autant d'intelligence et d'ingéniosité à écourter cette vie précieuse, en accomplissant des progrès tout aussi prodigieux dans la fabrication d'armements de plus en plus sophistiqués, en apportant de plus en plus de raffinement dans l'art de la guerre, se mettant ainsi et aussi au service de la mort.

A l'aube du troisième millénaire, l'homme peut-il réellement se convaincre et convaincre ses semblables de l'utilité de la guerre comme on le faisait au temps des Croisades, des deux guerres mondiales ou de toutes les autres guerres qui ont jalonné l'histoire de l'humanité ? Peut-il donc justifier la violence de la guerre - et toutes les violences qui en découlent en arguant du fait qu'elle est un réflexe de défense naturelle qui maintient l'équilibre de la paix ?³

«Si tu veux la paix, prépares la guerre» préconisaient les Romains. Immense civilisation s'il en fut qui poussait le raffinement de cet art de la guerre jusque dans les arènes du divertissement. Il fallait être le plus fort, s'exercer à le prouver, ou bien mourir. C'est une chose universellement connue qui fit du mot spartiate, un qualificatif équivalent à la force et à la solidité d'un être. Parce qu'ils exposaient leurs enfants aux intempéries dès leur plus jeune âge, les Spartiates éliminaient d'emblée les plus faibles, ceux qui ne pouvaient résister au

¹ - HOBBS, Thomas.- LEVIATHAN.- London, Every Man's Library, Dent and Sons, LTD, 1973.

² - HOBBS, Thomas.- LEVIATHAN, introduction.- Op. cité.- p.41.

³ - TOYNBEE, Arnold.- Guerre et civilisation.- Extrait par Albert V. FOWLER de (*Stodie of history*) et traduit de l'anglais par Albert COLNAT.- Paris, Ed. Gallimard, 1953.

froid ou à la chaleur externe, faisant ainsi régner la loi du plus fort.

C'est dans l'exercice permanent de cette supériorité sur l'autre que l'homme s'est trouvé amené à un état de «guerre de tous contre tous», et c'est cet état de guerre permanent qui a fait de «l'homme un ennemi pour l'homme»⁴, qui a créé le Léviathan dont Thomas Hobbes a fait le titre de son excellent traité de philosophie politique⁵ ; et dont nous voudrions proposer une lecture intéressante par le biais de l'introduction du professeur K. R. Minogue⁶.

Mais auparavant, il serait intéressant de comparer la définition symbolique proposée par Thomas Hobbes lui-même, avec la définition proposée par certaines encyclopédies.

«En effet», dit-il, «c'est grâce à cet art d'imiter la nature que fut créé le grand Léviathan appelé Commonwealth⁷ ou Etat (en latin Civitas) qui n'est autre qu'un homme artificiel, bien que de plus grande stature et de plus grande puissance que l'original, pour la protection et la défense duquel il a été créé ; et à l'intérieur duquel la souveraineté est une âme artificielle qui met le corps tout entier en mouvement et lui insuffle la vie ; les Magistrats et autres officiels de la judicature et exécution en seraient les articulations (jointures) artificielles ; récompense et châtement (par lesquels, rattachés au siège du souverain, chaque jointure et chaque membre est mis en mouvement pour accomplir son devoir) sont les nerfs qui font la même chose dans le corps naturel ; la Fortune et les biens de tous les membres particuliers en sont la puissance ; le 'Salus Populi' (Salut Public) ses affaires, les conseillers, par lesquels toutes choses utiles à savoir sont suggérées, en seraient la Mémoire ; l'Equité et les Lois, une Raison et une volonté artificielles ; la Concorde, Santé, Sédition, Maladie et la Guerre Civile, la Mort. Enfin les Pactes et les Alliances qui ont scellé les différentes parties de ce Corps Politique en premier lieu, ressemblent fort à ce 'Fiat' ou bien ce 'Créons donc l'Homme' prononcé par Dieu au moment de la Création»⁸.

Ainsi Thomas Hobbes symbolise-t-il le souverain (Etat-Cité- Puissance) qui se doit d'assurer la protection et la défense de ses membres-sujets en utilisant la métaphore du léviathan. A l'origine, le mot désigne un animal biblique, énorme monstre marin représenté par la mythologie de l'époque comme étant mi-serpent

⁴ - Le texte original de Hobbes ne fait aucunement état de la fameuse phrase «Homo Homini Lupus» que l'on lui attribue souvent ; la phrase la plus proche de cette idée semble bien être celle que j'ai traduite moi-même à partir du texte original, à savoir «Every Man is Enemy to Every Man».- Op. Cité.- p. 64.

⁵ - Le titre intégral de Léviathan tel que publié dans sa première édition de 1651, est le suivant : LEVIATHAN or The MATTER, FORME and POWER of a COMMONWEALTH ECCLESIASTICALL and CIVIL.

⁶ - Pr. K. MINOGUE est professeur de Sciences Politiques à l'Université de Londres. Il a signé cette excellente introduction au Léviathan qui date de 1973.

⁷ - On a souvent vu ce mot utilisé dans le sens de colonies. Possessions territoriales (COMMONWEALTH BRITANNIQUE) ou bien communauté. Mais le sens littéral de ce mot COMMONWEALTH signifie 'BIEN COMMUN'.

⁸ - «Lastly, the pacts and covenants, by which the parts of this body politique were at first made, were set together, and united, resemble that 'FIAT', or 'Let us make man', pronounced by God in the Creation».- Op. Cité.- p.41.

et mi-poisson, et qui pouvait aussi faire référence au crocodile et à la baleine⁹.

Selon les démonographes, le léviathan serait ce grand amiral de l'enfer, gouverneur des contrées maritimes de l'empire de Belzébuth, que l'on retrouve dans le paradis perdu de John Milton¹⁰.

Ce qu'il faut relever c'est la signification véritable du mot qui puise son étymologie dans le mot hébreu « liwyatan » qui signifie littéralement celui qui s'assemble en faisant des plis et replis (that which gathers itself in folds) et qui n'est pas sans évoquer le mot arabe qui signifie s'enrouler (iltawa)¹¹.

Ainsi s'assemble l'énorme créature artificielle du souverain (dont tout le pouvoir illimité est maintenu par la défense d'intérêts- égoïstes en premier lieu) ; dont l'âme est ce pouvoir précisément, et dont les membres sont les différentes institutions et lois qui actionnent cet automate géant qui protège les individus et sans lequel la vie de l'homme serait réduite à un 'cannibalisme universel'.

Jamais ouvrage n'aura suscité autant d'interprétations, de lectures et relectures aussi originales et contradictoires les unes que les autres, souvent réductrices.

Certaines définitions présentent, par exemple, le léviathan comme un traité philosophique représentant la démocratie que Hobbes s'était attelé à combattre. -Erreur- car, s'il a réellement combattu la République de Cromwell, c'est parce qu'il y a vu non pas « le souverain s'élevant au-dessus d'une multitude d'individus, agrippés les uns aux autres, lui le donneur d'unité parce qu'il est donneur de lois faisant des gouvernants et gouvernés, lois et sujets loyaux, souverain et peuple, qui constituent ensemble cette unité que l'on nomme Léviathan »¹² ; mais au contraire un état qui mettait en danger la vie de tous ses membres (citoyens) parce que l'homme a besoin d'être protégé contre les autres et aussi, et surtout contre lui-même, le pouvoir ne pourrait, ne saurait s'accommoder d'une quelconque ambiguïté.

⁹ - Dans la poésie hébraïque et biblique (Job, Psaumes, Isaïe), le Léviathan emprunte –sous ce nom et sous d'autres appréciations- largement à la mythologie sémitique– il équivaut au Dragon (peut-être Crocodile du Nil), bien connu dans le Proche-Orient ancien. Dans le contexte des récits de la création, il renvoie plus précisément à la mythologie babylonienne, dans laquelle le combat de Marduk contre les êtres de ce type joue un rôle décisif ; cependant, le mot Léviathan n'a pas été trouvé dans les documents babyloniens. Les tablettes d'Ugarit (sous la forme ltn) le mentionnent dans les textes liturgiques de la lutte salvatrice entre BAAL et YAM («Mer») et lui attribuent les traits d'un serpent fuyard. Dans le Psaume LXXIV, 14 («Toi qui fracasses les têtes de Léviathan»), il symbolise la mer rouge et rappelle la victoire de Yahvé sur l'Égypte. Dans Job , XL 25 et le Psaume C IV, 26, il continue d'évoquer, en tournures remplies d'ironie, le monstre vaincu par le Dieu d'Israël, aux origines du monde. On retrouve Léviathan, en compagnie de Behémoth dans la littérature apocalyptique juive (Enoch Ethiopien, Baruch Syriaque, IV^e Esdras), où le premier demeure un monstre aquatique, tandis que le second est devenu un monstre terrestre. L'un et l'autre censés être apparus au cinquième jour de la création, seront définitivement vaincus à la fin des temps et servis en nourritures aux justes au cours du banquet (In Encyclopedia Universalis.- p. 2112).

¹⁰ - MILTON, John.- Paradise Lost And Paradise Regaind.

¹¹ - «Léviathan, le serpent fuyard... qui tuera le dragon de la mer», (Isaïe, XXVII, 1).

¹² - J'ai emprunté cette description au *frontispice*, 1^{ère} édition du Léviathan, montre l'ascension du souverain et son ascendant sur ses sujets, décrit par Pr. Minogue dans son Introduction (p XX1).- Op. Cité.

Il doit, il devrait être l'expression de tous les corps dans une âme unique. Il doit être le souverain auquel ses sujets doivent faire totalement confiance. Les individus deviennent souverains par la volonté du souverain –unique, auquel ils confèrent tous les pouvoirs, car dit Hobbes, l'individu est trop égoïste pour renoncer à ses intérêts. Et c'est la défense de ces intérêts qui amène l'homme à se comporter en ennemi, en 'loup'. Mais ce serait une erreur de croire que Hobbes considère l'homme comme un animal égoïste, nous explique le professeur K. R. Minogue, qui qualifie cette attitude de « vision grossière de la psychologie de Hobbes ». En effet, dit-il, Hobbes étant individualiste, il recherche la cause de tout comportement humain dans la psychologie de l'homme lui-même. La cause spécifique d'un acte, selon lui, est le désir toujours ancré dans un objet spécifique et direct. C'est donc un principe logique, non psychologique qui fait que pour Hobbes, «de tous les actes volontaires de l'homme, l'objet est en lui-même un bien». La définition du bien est tout ce qui est objet de désir ou d'appétit pour tout être humain. Ceci peut paraître une explication purement formelle ; mais en réalité cela veut dire chez Hobbes qu'un désir ne doit pas être nécessairement égoïste au sens moral du terme, puisqu'il y inclut la 'bienveillance' qu'il définit comme le 'souhait du bien pour autrui'. C'est donc faire une grossière erreur, toujours selon Pr. Minogue, que de penser que Hobbes attribue la condition désespérée de l'homme à un 'égoïsme universel'. Il est important, insiste-t-il, de ne pas confondre la philosophie de Hobbes avec ses convictions ponctuelles.

Assouvir ses appétits, combler ses désirs, poursuivre le bonheur sont les ressorts de toute action humaine. La 'félicité' dont parle Hobbes n'est qu'une forme «progressive du désir d'un objet vers un autre ; la satisfaction de l'un ne pouvant signifier que la recherche immédiate d'un autre désir». La félicité ne saurait être une fin en soi, à moins que ce ne soit Félicité, la fille d'à côté, ajoute Pr. Minogue avec beaucoup d'humour. Cette poursuite constante de la satisfaction de ces désirs pousse les hommes à trouver dans le sentiment de supériorité l'expérience la plus exaltante, le sentiment d'infériorité étant certainement la plus désagréable des sensations. Se sentir supérieur «est une passion glorifiante», selon Hobbes, et «ceux qui ne l'éprouvent pas suffisamment se laissent aller à des fantasmes de supériorité qui ne procurent que vaine gloriole». C'est cette particularité de la nature humaine que les Chrétiens ont appelée orgueil, qui a causé la chute originelle et qui apparente Hobbes à une partie importante de la tradition chrétienne, plus particulièrement celle représentée par Saint Augustin.

Dans la vie sociale, ces sentiments d'infériorité peuvent avoir des conséquences fâcheuses et devenir des menaces directes pour la vie et la liberté. Même ceux qui peuvent se contenter d'une modeste satisfaction de leurs désirs sont obligés de rivaliser avec les autres pour sauvegarder leurs acquis. Ces nécessités qui font loi, sont souvent causées par l'orgueil plutôt que par le besoin : par exemple, convoiter la terre la mieux arrosée, le promontoire le plus beau, la plus belle fille du village, ou la détention du pouvoir.

L'autre source de souffrances et de malheurs est le sentiment d'insécurité

engendrée par le manque d'assurance. Ainsi naît la peur qui provoque le réflexe de défense et l'anticipation du danger. Anticipation qui amène l'homme à frapper en premier. Ainsi s'enclenche une chaîne de réactions de défense qui peuvent être bénéfiques à un niveau international (l'équilibre de la guerre froide et de la dissuasion nucléaire, par exemple), qui peuvent devenir une source d'angoisses permanentes chez l'homme moyen, obsédé par la peur d'une mort brutale. Ainsi naît cet état de la nature qui est 'un état de guerre permanent de tous contre tous' et qui fait de la vie de l'homme 'une vie solitaire, pauvre, misérable, animale et brève'¹³.

L'argument de Hobbes, toujours selon le Pr. Minogue est de démontrer que le souverain (Léviathan) est nécessaire parce qu'il protège l'homme contre les autres et contre lui-même. Les hommes qui lisent Léviathan vivent dans un état structuré et civilisé par des lois qui punissent les criminels. Malgré cela, ils continuent à voyager, armés de pistolets pour se défendre contre les bandits de grands chemins et s'assurent que leurs maisons sont bien barricadées contre d'éventuels cambrioleurs. D'autre part, le gouvernement établit des relations avec d'autres gouvernements avec lesquels il traite d'égal à égal puisqu'il n'existe pas de pouvoir supérieur qui puisse forcer les états à respecter les lois. Et la condition des relations internationales n'est que le reflet de la condition de la nature : à savoir, un état de guerre dans lequel les souverains sont en état de jalousies permanentes, dans l'état et la posture des gladiateurs : à savoir, des forts, des garnisons, des canons sur les frontières de leurs royaumes ; et des espions sur leurs voisins en permanence ; c'est-à-dire un état de guerre permanent.

La signification historique de la conclusion de Hobbes, selon laquelle les hommes sans gouvernement vivraient dans un état d'insécurité permanente, est qu'elle rejette la tradition supérieure ancrée établie dans le dicton d'Aristote que l'homme est un «animal politique». Le rejet et le mépris de la doctrine Aristotélicienne était un passe-temps favori au XVII^e, Hobbes s'était donc positionné à l'autre extrême d'Aristote, à savoir considérer la «normalité» comme la résultante de forces qui ne pouvaient être appréhendées scientifiquement que si l'on prêtait plus d'attention aux circonstances qui amenaient la destruction de la normalité. C'est ainsi que les temps modernes ont vu l'homme se lamenter sur les guerres, essayant d'en rechercher les causes et considéraient la paix comme un acquis. Hobbes a inversé cette équation en faisant de la guerre un état naturel dans les relations humaines et de l'état de paix comme l'élément à examiner, et à expliquer en en recherchant la cause.

Ainsi Hobbes traite-t-il le problème de la politique comme un dilemme universel impliquant (la notion) la liberté et la sécurité. Ce qu'il faut retenir, nous dit Pr. Minogue, ce sont deux choses : la première est que, Hobbes ne s'attache pas à décrire ce qui aurait pu arriver historiquement, mais simplement ce qu'il eût été rationnel pour les hommes de faire, s'ils avaient suffisamment de

¹³ - ... «Whatsoever is consequent to a time of warre... and consequent to continual feare, and danger of violent death... Life of man (becomes) **solitary**, **poore**, **nasty**, **brutish** and **short** (Léviathan, chap. XIII, p. p. 64 - 65).

(motivations) raisons pour le faire. La seconde, c'est qu'il faut se souvenir que ce que Hobbes décrit comme «brutish»-animal -c'est la condition de l'homme, non pas l'homme lui-même.

Et il faut noter pardessus tout la préoccupation fondamentale de la politique philosophique de Hobbes : la relation entre politique et vérité. Il est notoirement connu que les Européens sont un assemblage de peuples belliqueux et obsédés par la vérité. Un siècle avant la mort de Hobbes ils avaient passé le plus clair de leur temps à s'entre-tuer au nom de vérités religieuses. Après Hobbes, il y eut un intervalle de tolérance religieuse, et bien vite après la Révolution Française ils retournèrent à leurs anciennes pratiques pour s'entre-tuer cette fois au nom de certaines vérités politiques. Puis vint la préoccupation de pureté, et après 1800, on recherchait non pas la pureté religieuse mais la pureté politique : tuer pour la pureté de la race, ou la pureté de la nation, ou pour la société qui venait d'être purifiée de toute division de classes. L'argument de Hobbes s'adresse donc à l'éternel enthousiasme européen, celui de tuer pour la vérité. Et ce qu'il dit à ce propos est sans équivoque, quelle que soit la vérité. La vie civilisée ne peut être vécue que si l'on admet que la seule chose qui puisse unir les hommes réside dans l'intérêt universel pour la paix.

On a voulu voir dans le Léviathan un plaidoyer pour les Stuarts et le Parlement ; cela est en partie vrai ; mais cela va plus loin dans la mesure où il pensait en philosophe qui tente de modérer les conflits de son temps. On a voulu aussi identifier le Léviathan avec Charles Stuart, Oliver Cromwell, le Long Parlement, ou tout autre nom désignant une entité historique.

Ceci est l'un des nombreux exemples de lecture primaire de cet admirable ouvrage. Il est certain qu'il dut subir l'influence de la révolution Française, qu'il dut avoir très longtemps présentes à l'esprit les guerres civiles qui opposèrent Catholiques et Huguenots, qu'il emprunta à Jean Bodin le concept de souveraineté qui forma la pierre angulaire de la théorie. Mais il est clair que les termes de son explication philosophique sont indéniablement universels : la violence ne se nourrit-elle pas aux racines des intérêts égoïstes de l'être humain, ne s'abreuve-t-elle pas aux flots intarissables de ses insatiables désirs ? Que le champ lexical ait pu s'enrichir d'une expression telle que **l'Art de la guerre** ne serait-il pas une preuve, si besoin en était, que de tous les prédateurs, l'homme est le plus impardonnable.

*Fadéla K. BENZAOU**

* Enseignante d'anglais.